

trèrent toujours autant de piété que de courage à défendre la religion catholique ; et si leurs vertus furent en butte à la haine des méchants, elles furent toujours approuvées par les gens de bien et les sages, ce qui est l'honneur le plus grand et le plus désirable. Bien plus, Grégoire IX, Notre prédécesseur, loua publiquement leur foi et leur courage ; il n'hésita point à les couvrir de son autorité et, pour leur rendre hommage, à les appeler "soldats du Christ, nouveaux Machabées". Cet éloge était mérité. Car le salut public trouvait un puissant appui dans cette corporation d'hommes qui, prenant pour guide les vertus et les règles de leur fondateur, s'appliquaient autant qu'ils le pouvaient à faire revivre et à remettre en honneur dans la cité les mœurs chrétiennes. Certes, grâce à eux et à leurs exemples, bien souvent les rivalités des partis furent étouffées ou apaisées, les armes furent arrachées des mains des furieux, les causes de procès et de querelles furent supprimées, des consolations furent apportées aux pauvres et aux abandonnés, et la luxure, ce gouffre des fortunes, cet instrument de corruption, fut réprimée. Aussi la paix domestique, la tranquillité publique, l'intégrité et la douceur des mœurs, l'usage légitime de la fortune privée et sa conservation, toutes choses qui sont les meilleurs fondements de la civilisation et de la stabilité sociale, sortent comme d'une racine du Tiers-Ordre franciscain ; et c'est en grande partie à saint François que l'Europe doit d'avoir conservé ces biens.

"Cependant, plus qu'aucune autre nation l'Italie est redevable à saint François ; de même qu'elle fut le principal théâtre de ses vertus, de même elle sentit davantage ses bienfaits. Et, en effet, dans ce temps où la fréquence des torts multipliait les luttes privées, il tendit toujours la main au malheureux et au vaincu ; riche malgré son extrême pauvreté, il ne manqua jamais de secourir la misère d'autrui, en oubliant la sienne. La langue nationale, à peine formée, fit entendre dans sa bouche des vagissements pleins de grâce ; il exprima tout à la fois la puissance de la charité et de la poésie dans des cantiques que le peuple apprenait et que la postérité lettrée n'a pas jugés indignes de son admiration. A la pensée de saint François, un souffle et une inspiration surnaturels excitèrent le génie de nos compatriotes, si bien que les plus grands artistes rivalisèrent d'habileté pour représenter les actions de sa vie par la peinture, la sculpture et le burin. En saint François, Alighieri trouva le sujet de ses chants à la foi sublimes et doux : Cimabué et Giotto, des inspirations qu'ils transmirent à la postérité avec des couleurs dignes de Parrhasius ; enfin, d'illustres architectes eurent l'occasion d'élever de magnifiques monuments, soit en construisant le tombeau de ce pauvre, soit en édifiant l'église de Sainte-Marie-des-Anges, témoin de si nombreux et si grands miracles. A ces sanctuaires, les peuples sont accoutumés à venir en foule pour vénérer François d'Assise, le père des pauvres, qui, après s'être dépouillé absolument de tous les